La chasse au lion, ou pourquoi joindre la question de la résistance à celle des violences de masse

Claire Andrieu

▶ **To cite this version:**

Claire Andrieu. La chasse au lion, ou pourquoi joindre la question de la résistance à celle des violences de masse. Penser les génocides. Itinéraires de recherche, CNRS Editions, pp.129-138, 2021, 9782271138453. hal-03650812

HAL Id: hal-03650812
https://sciencespo.hal.science/hal-03650812

Submitted on 25 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La chasse au lion, ou pourquoi joindre la question de la résistance à celle des violences de masse

Claire Andrieu

On connaît ce proverbe africain : tant que les lions ne parleront pas, les récits de chasse seront à la gloire des chasseurs. C'est ce qui se passe assez souvent lorsqu'on ne travaille que sur les archives du pouvoir génocidaire ou tueur de masse : on surestime la réussite, par ailleurs bien réelle, de sa politique, et on sous-estime la cruauté de ses pratiques. Il n'y a que les survivant.e.s, victimes ou/et résistant.e.s, pour contrer la glorieuse histoire de l'ogre. Eux ou elles seul.e.s sont à même de montrer les ripostes auxquelles l'ogre a dû faire face, ainsi que le détail de ses actes au contact des victimes. Même si la spécialisation de la recherche fait partie de la démarche scientifique, il y a risque de « pensée en silo » si l'on s'en tient au regard du tueur. C'est un peu ce qui est arrivé à Raul Hilberg, immergé dans les archives nazies, quand il a voulu décrire le comportement collectif des Juifs pendant le génocide. Sans éliminer quelques faits de résistance, il a insisté sur la soumission. Concluant ses réflexions sur les victimes dans son grand œuvre *La destruction des Juifs d'Europe*, il a eu ce jugement sans appel : « Pour la première fois aussi, les victimes juives, prises dans la camisole de force de leur histoire, se précipitèrent, physiquement et psychologiquement, dans la catastrophe[1]. » Le propos a choqué. Il a contribué sur le moment, au milieu des années 1950, au refus de Yad Vashem de participer à la publication du manuscrit. Une controverse s'est ainsi installée dans

1. Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, première édition 1960, traduction française, Paris, Fayard, 1988, Paris, Folio Gallimard, 1991, p. 901.

PENSER_GENOCIDES_CC2019_pc.indd 55 31/08/2021 09:25:43

l'historiographie. Elle existait déjà dans les milieux engagés depuis qu'en 1943, Yitzhak Grünbaum, Juif polonais installé en Palestine en 1933 et membre de l'exécutif de l'Agence juive, avait eu ces mots : « Les Juifs sont allés à l'abattoir sans qu'il soit venu à l'esprit de l'un d'eux de résister[2]. »

Croiser les perspectives d'en haut et d'en bas

Quand nous avons renommé en « Violences de masse & Résistance » la publication en ligne « Encyclopédie des violences de masse », nous avons donc pris position pour l'intégration de la résistance à ces violences dans le champ de la recherche sur les violences de masse[3]. Il s'agit de donner un tableau complet du processus. Ce faisant, on rend aux victimes leur autonomie et leurs marges de manœuvre, fussent-elles infimes, et on replace dans le terrain de chasse ceux qui travaillent à couvert, les résistants, ouvreurs d'issues de secours. L'idée n'est pas nouvelle. Déjà au sortir de la guerre, Philip Friedman, un autre Juif polonais qui, lui, avait vécu sur place le génocide, a pris ce parti. Il faut dire deux mots de cet historien un peu oublié aujourd'hui. Juif polonais né en 1901 à Lemberg (Lvov), héritier de la haute culture des Juifs de Galicie formés dans les universités de Lemberg et de Vienne, Filip Friedman est professeur d'histoire lors de l'arrivée des Nazis en Pologne. Cette année-là, il vient de terminer le premier volume de ce qui devait être une histoire des Juifs de Pologne en trois tomes. En 1945, ayant perdu sa femme et sa fille dans le génocide, il commence aussitôt à recueillir des témoignages de rescapés. Fondateur-directeur de la Commission centrale d'histoire juive de Pologne en 1945, témoin au procès de Nuremberg, il quitte la Pologne, passe un an à Paris auprès du Centre de documentation juive contemporaine, et s'établit en 1948 à New York comme « lecturer » en histoire juive à Columbia University. Dès 1945, encore en Pologne, il publie l'un des premiers

2. Yitzhak Grünbaum, *À l'époque de la destruction et de la Shoah, 5700-5706 (1939-1945)*, Merkhavia, Sifriat Hapoalim, 1963, en hébreu, p. 65-66. Cité par Roni Stauber, « Polémique sur la résistance juive pendant la Shoah. Documentation et recherche en Israël dans les premières années », traduit de l'hébreu par Claire Drevon, *Revue d'histoire de la Shoah*, 2008/1, n° 188, p. 233-265.

3. https://www.sciencespo.fr/mass-violence-war-massacre-resistance/fr/la-page-d-accueil.

livres sur Auschwitz[4]. Il poursuit ses travaux et publications sur le génocide jusqu'à sa mort en 1960.

Dans sa volonté d'appréhender le phénomène en son ensemble sans en retrancher aucun aspect, Philip Friedman inclut dans l'étude non seulement l'éventail des réactions des populations ciblées, mais la collaboration de « l'homme de la rue » en Allemagne ou de la population locale dans les pogroms de l'Est, et aussi la résistance opposée par des non-ciblés. Dans le programme de recherche qu'il fait connaître en 1950, le tableau de la destruction se déploie donc selon quatre dimensions, celles des perpétrateurs et des victimes, mais aussi, du côté des non ciblés, celle des collaborateurs et celle des résistants. Ces catégories ne sont d'ailleurs pas exclusives l'une de l'autre. La partie « Impact de la persécution nazie sur la vie juive » passe en revue les ressorts psychologiques, sociaux et culturels des différents comportements des victimes, depuis la collaboration jusqu'à la résistance[5].

Le même projet encyclopédique inspire son *Guide to Jewish History under Nazi Impact*, un guide des sources en 425 pages, qui inclut un chapitre sur la Résistance, la résistance juive et la résistance en général[6]. Tout en mesurant la valeur des travaux de Hilberg, Friedman lui reprochait de ne travailler que sur la documentation nazie. Avec son petit livre sur le sauvetage des Juifs en Europe, Friedman s'est efforcé de donner une part de l'autre perspective, celle des sauveteurs. Procédant pays par pays, il amorce une comparaison. Il attribue à « l'attitude de la population française » le bas taux de déportation en France, et tente une généralisation intéressante en signalant qu'en Pologne, contrairement aux pays d'Europe de l'Ouest

4. Filip Friedman, *To jest Oświęcim! [Voici Auschwitz !]*, Warszawa, Państwowe Wydaw. Literatury Politycznej, 1945. Publié dans une version abrégée en anglais : *This was Oswiecim : the story of a murder camp, compiled from official records and evidence and eye-witness accounts*, translated from Yiddish by Joseph Leftwich, Londres, United Jewish Relief Appeal, 1946.

5. Philip Friedman, « Outline of program for Holocaust research », colloque international sur la Deuxième Guerre mondiale, Amsterdam, 5-9 septembre 1950. Reproduit dans Philip Friedman, *Roads to extinction. Essays on the Holocaust*, (éd. : Ada June Friedman), New York, The Jewish Publication Society of America and the Conference on Jewish Social Studies, 1980, p. 572-576.

6. Jacob Robinson et Philip Friedman, *Guide to Jewish history under Nazi impact*, New York, Yad Vashem Martyrs' and Heroes' Memorial Authority and Yivo Institute for Jewish Research, 1960.

où « l'opposition à l'antisémitisme nazi est devenue un critère important du patriotisme », l'hostilité des Polonais aux Allemands n'a pas eu d'incidence sur leurs relations avec les Juifs. « En Pologne, écrit-il, les choses ont été entièrement différentes[7]. » Le couplage de la lutte contre l'occupant et du combat contre l'antisémitisme nazi ne s'y est pas opéré. La mort prématurée de Friedman en 1960 a interrompu l'œuvre en cours, mais ce qui demeure est la volonté affirmée de maintenir ensemble les quatre perspectives, de l'exterminateur, de la victime, du collaborateur et du résistant, sans sacraliser aucune source[8]. Quarante ans plus tard, Raul Hilberg est revenu sur la question des sources en nuançant quelque peu sa position. Dans *Holocauste : les sources de l'histoire,* il inclut les témoignages oraux, même si la critique qu'il en fait est plus acérée que celle des archives écrites[9].

Lire dans le regard du chasseur

Nombreuses, écrites et visuelles, les archives du chasseur font le bonheur de l'historien.ne. Mais elles peuvent faire écran si l'on oublie qu'un pouvoir génocidaire ou pré-génocidaire ne voit la réalité qu'à travers sa frénésie. Même les comptes rendus les plus factuels sont trompeurs. Derrière leur neutralité apparente, ils sont entachés de la vision du monde fantasmatique qui déclenche la violence de masse, et sont en outre rédigés dans la servilité instituée par le régime de terreur. Les correspondances privées et les journaux intimes des « insiders » du régime sont parfois plus concrets. Si l'on s'en tient néanmoins aux archives d'institutions, il est un moyen de faire ressortir l'autonomie des territoires de chasse ou des pourchassés, qui est de les comparer.

Selon les lieux, les variations dans la vitesse et la complétude du processus génocidaire montrent indirectement la résistance opposée

7. Philip Friedman, *Their brothers' keepers, The Christian heroes and heroines who helped the oppressed escape the Nazi terror*, New York, Crown publishers, 1957, chapitre 3 sur la France et 9 sur la Pologne.

8. Roni Stauber, « Laying the Foundations for Holocaust Research: The Impact of the Historian Philip Friedman », *Search and Research. Lectures and Papers,* 15, Yad Vashem, 2009.

9. Raul Hilberg, *Holocauste : les sources de l'histoire,* Paris, Gallimard, NRF Essais, 2001.

localement. Hilberg lui-même ne manque pas de comparer l'efficacité du génocide selon les pays. Dans son étude du cas français, la manière dont il souligne la mauvaise humeur des Allemands face aux résultats jugés médiocres des rafles dans ce pays traduit la lecture implicitement comparée qu'il fait des archives nazies[10]. À l'échelle locale, l'étude par Laurent Joly des résultats de la rafle des 16-17 juillet 1942 dans les différents arrondissements de Paris, permet de dessiner une échelle des comportements dans la police française allant du zèle à la lenteur délibérée[11]. Dans les cas du génocide rwandais et des massacres de la Révolution culturelle en Chine, c'est également l'étude comparée du processus dans différentes régions ou différentes communes qui permet de détecter les raisons locales de la plus ou moins grande intensité de la violence[12]. Parmi ces raisons peuvent figurer des réticences et des résistances, même si la plupart du temps celles-ci sont vaincues par les forces génocidaires. Autre forme de comparaison révélatrice à mener à partir des archives du chasseur, celle qui repose sur les comportements différenciés selon le genre. Par exemple, en juin 1944 à Berlin, un compte rendu de réunion du « Jägerstab », le bureau chargé de répondre aux demandes en main-d'œuvre de l'industrie aéronautique en mettant à sa disposition les détenus de camps de concentration, contient cette remarque d'un représentant de la SS : « Ce n'est qu'une question de surveillance. Ce n'est pas facile de surveiller les femmes, parce qu'elles trichent mieux et que, quand elles s'évadent, elles se cachent et se débrouillent[13] ». Cette notation imprégnée de stéréotypes d'époque n'en constitue pas moins une piste en histoire du genre. Elle n'a pas été creusée mais elle pourrait l'être. La comparaison dans le temps offre aussi des indices pour la perspective vue d'en bas. Par exemple, l'application immédiate par les banques des ordres allemands et français d'identification de leur clientèle juive et de restriction puis de blocage des avoirs contraste avec les

10. Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, *op.cit.*, p. 523-570.

11. Laurent Joly, *L'État contre les Juifs : Vichy, les nazis et la persécution antisémite,* Paris, Grasset, 2018.

12. Jacques Semelin, Claire Andrieu et Sarah Gensburger (dir.), *La Résistance aux génocides. De la pluralité des actes de sauvetage*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008 ; Evgueny Finkel et Scott Straus, « Macro, Meso, and Micro Research on Genocide : Gains, Shortcomings, and Future Areas of Inquiry », *Genocide Studies and Prevention*, vol. 7, n° 1 (Avril 2012), p. 56-67.

13. Entretiens du « Jägerstab » du 24 juin 1944, Nüremberg Documentation, NG-1571. Cité par Bernhard Strebel, *Ravensbrück. Un complexe concentrationnaire*, Paris, Fayard, 2005, p. 408.

lenteurs mises en 1943 à mettre en œuvre les nouvelles mesures édictées, à une date où le général de Gaulle s'installe à Alger[14].

Parfois, l'œil du chasseur s'offre sans qu'il soit besoin, en apparence, de le filtrer. Ce sont les innombrables photographies d'atrocités en train de se faire que les soldats de la Wehrmacht ont rapportées du front. On estime à 10 % le nombre de soldats pourvus d'un appareil photo, auxquels il faut ajouter les quelque quinze mille photographes des Propaganda Kompanien (PK), les compagnies de propagande de la Wehrmacht, qui ont produit plusieurs millions de clichés. Avec l'exposition sur les crimes de la Wehrmacht présentée en 1995 par l'Institut de recherche en sciences sociales de Hambourg, ces images ont joué un rôle dans l'accélération de la « lente dissipation de la légende » d'une Wehrmacht « propre »[15]. L'historienne de la photographie Petra Bopp a joué un rôle pionnier dans ce domaine en décryptant les albums photo de soldats de la Wehrmacht[16]. Les photographies des PK et les clichés privés qui remontent au jour depuis les années 1980 ne visent pour le moment que la Pologne et les fronts de l'Est et du Sud-Est[17]. Le front intérieur, avec, par exemple, les photographies de la Nuit de Cristal, ou celles des lynchages de pilotes alliés, tarde à venir à la lumière. Il en va de même pour le front de l'Ouest. On ne dispose pas encore, parmi d'autres, de photographies des massacres par l'armée allemande de soldats noirs de l'Armée française, en juin 1940, mais elles existent selon toute probabilité et devraient affleurer un jour[18].

---

14. Claire Andrieu, « Les banques et la spoliation des déposants, 1940-1944 : acteurs ordinaires en régime autoritaire », *in* Michel Margairaz (dir.), *Banques, Banque de France et Seconde Guerre mondiale,* Paris, Albin Michel, 2002, p. 87-129.

15. Jean Solchany, « La lente dissipation d'une légende : la "Wehrmacht" sous le regard de l'histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine,* n° 47-2, 2000, p. 323-353.

16. Petra Bopp, Sandra Starke, *Fremde im Visier : Fotoalben aus dem Zweiten Weltkrieg,* Bielefeld, Kerber, 2009, rééd. 2012.

17. Hamburger Institut für Sozialforschung (dir.), *Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941 bis 1944. Ausstellungskatalog,* 1996 ; Mémorial de la Shoah (dir.), *Regards sur les ghettos,* 2013.

18. Claire Andrieu, « La nazification de la Wehrmacht durant la campagne de France (1940) », *in* Johann Chapoutot et Jean Vigreux (dir.), *Des soldats noirs face au Reich. Les massacres racistes de 1940,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 123-152. Contribution reprise de l'article publié en ligne : Raffael Scheck, *Hitler's African Victims. The German Army Massacres of Black French Soldiers in 1940,* Cambridge University Press, 2006.

PENSER_GENOCIDES_CC2019_pc.indd 60 31/08/2021 09:25:44

Redéfinir la résistance à l'aune du cadre de contrainte

Les témoignages des victimes et des résistant.e.s restent la grande source d'information pour qui sait les lire avec une capacité critique. Dès les années cinquante, Philip Friedman se plaignait de la tendance des témoins à ne pas se limiter à leur propre expérience et à ajouter des éléments extérieurs à celle-ci, acquis de seconde main et souvent postérieurement aux événements. Le temps passé tend évidemment à aggraver ce risque. Cependant, que saurait-on du soulèvement de Sobibor en 1943, du sauvetage des « lapins », femmes victimes d'expériences pseudo-médicales, à Ravensbrück en février-mars 1945, de la préparation d'une insurrection armée à Buchenwald, sans les témoignages des survivant.e.s[19] ? Et que saurait-on des mille et une techniques de résistance ponctuelle imaginées dans les prisons et les camps de tous les continents ? Cela pose aussi la question de la définition de la Résistance, qui doit être rapportée au degré de contrainte pesant sur les acteurs, et qui demande, de la part du ou de la chercheur.e, un minimum d'imagination pour reconstruire l'espace de contrainte[20]. C'est ce qu'a fait David P. Boder, un psychologue d'origine juive et lettone installé en Amérique depuis 1919, qui a interviewé cent trente survivants d'Europe durant l'été 1946. Pour le livre qu'il publie en 1949, il choisit un titre-manifeste, *I did not interview the dead*[21]. Dans un essai qui n'a pas été publié, il s'appuie sur les propos d'une survivante d'Auschwitz pour interpréter le comportement général des femmes allant à la mort en accompagnant leurs enfants. S'il pouvait arriver que des femmes, prises de panique et dans l'espoir de sauver leur vie, repoussent et renient leurs enfants

19. Sila Cehreli, *Témoignages du Khurbn. La résistance juive dans les centres de mise à mort : Chelmno, Belzec, Sobibor,Treblinka,* Paris, Kimé, 2013 ; « Un exemple de résistance dans le camp de Ravensbrück : le cas des victimes polonaises d'expériences pseudo-médicales, 1942-1945. Témoignage et analyse de Joanna Penson et Anise Postel-Vinay », in *Femmes en résistance à Ravensbrück, Histoire@Politique*, n° 5, mai-août 2008. https://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=05&rub=dossier&item=53; Olivier Lalieu, *La « zone grise » ? La Résistance française à Buchenwald*, Paris, Tallandier, 2005.

20. Claire Andrieu, « Réflexions sur la Résistance à partir de l'exemple des Françaises de Ravensbrück », *Histoire@Politique*, n° 5, mai-août 2008 https://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=05&rub=dossier&item=51

21. David Pablo Boder, *I did not interveiwed the dead*, Urbana, University of Illinois Press, 1949, traduit en 2006 chez Tallandier : *Je n'ai pas interrogé les morts*, avec commentaires de Florent Brayart, Pierre-Emmanuel Dauzat et Alan Rosen.

malgré leurs cris, alors il est possible de regarder comme une forme de résistance de masse le comportement de la multitude qui n'a pas dérogé à la norme civilisée. Au lieu de voir dans ces colonnes interminables marchant vers les fosses ou les chambres à gaz des êtres soumis « allant à l'abattoir », on peut y voir l'expression d'une résistance à la panique et la manifestation d'une dignité conservée. Mais les morts n'ont pas été interviewés.

Sans les témoignages des survivants, on serait encore moins informé des pratiques de cruauté déployées à l'encontre des adultes mais aussi des enfants, des bébés et des nouveaux-nés. Or l'intelligence des phénomènes nous vient aussi des victimes. C'est ce que montre Elissa Mailänder en analysant, à l'aide de témoignages de survivantes et des procès d'après-guerre, la production des actes de cruauté chez les personnels SS, hommes et femmes, au contact des détenus des camps, femmes et enfants[22]. Ces actes dont la description est difficilement soutenable sont souvent le produit d'une organisation du travail quotidien. Ils constituent pour leurs auteur.e.s une affirmation de soi ordinaire. Sans parler du martyre des victimes directes, l'effet d'intimidation suscité par ces transgressions majeures et jusqu'alors inouïes fait partie du cadre de contrainte exercé sur les détenu.e.s. Les actes de résistance doivent être appréciés à cette aune, ce qu'étrangement, Hilberg semble ignorer dans son grand livre. Nous ne citerons ici qu'une remarque presque triviale de Margarete Buber-Neumann, communiste allemande réfugiée à Moscou en 1938, expédiée au goulag de Karaganda puis livrée aux Allemands en septembre 1940 en vertu du pacte germano-soviétique. Internée à Ravensbrück, elle y rencontre Germaine Tillion. Partageant leurs expériences, les deux intellectuelles esquissent une comparaison des régimes concentrationnaires, – une conversation qui est d'ailleurs en elle-même une forme de résistance. M. Buber-Neumann raconte les prisonniers de Karaganda, la faim, l'avitaminose qui rend aveugle et la permission qu'on donne aux « zeks » au printemps de manger l'herbe qui repousse dans la steppe. Mais « il faut pour cela franchir un torrent sur une planche, et souvent un aveugle tombe dans le torrent sans que nul se soucie ou essaie de

22. Elissa Mailänder, « Work, violence, cruelty : An everyday historical perspective on Perpetrators in Nazi Concentration Camps », *L'Europe en formation*, 2010/3, n° 357, p. 29-51.

l'en sortir. » Germaine Tillion rapporte ce dialogue : « Toutefois, disait Grete, le soldat ne lui donnait pas de coup de pied pour le faire tomber. – Tu vois bien, ai-je dit à Grete, qu'il y a quand même une petite différence avec Ravensbrück : ici, ils auraient donné un coup de pied »[23]. »

Y a-t-il un « bystander » ?

Dans ce croisement des perspectives d'en haut et d'en bas que nous proposons ici, une catégorie d'observateurs reste à intégrer, celle des « bystanders », mot traduit en français par « témoins ». Cette notion qui s'est imposée dans l'historiographie, notamment depuis le livre de Raul Hilberg, *Exécuteurs, victimes, témoins* paru aux États-Unis en 1992, est particulièrement difficile à appréhender. Elle vise en principe les spectateurs qui, par leur passivité paraissent légitimer les exactions en cours, mais pour le moment elle n'a pas trouvé sa cohérence. Hilberg lui-même met sous ce terme des acteurs aussi divers que des sauveteurs, des profiteurs, des informateurs, les Alliés, les pays neutres et les Églises. Robert Ehrenreich et Tim Cole ont proposé qu'on étudie les interrelations entre les trois groupes, exécuteurs, témoins et victimes, mais la définition du témoin reste indécise, sinon par opposition aux deux autres côtés du triangle[24]. Dans le même article, la description par Tim Cole des relations entre l'administration de Budapest, les Juifs et les non-Juifs en juin 1944, au moment de la mise en ghetto des Juifs de la ville, est probablement la meilleure analyse dont on dispose sur ce moment très ambigu de la préparation de la déportation[25]. Mais on n'y voit pas les spectateurs passifs. Au contraire, on y découvre l'activité intense des acteurs, juifs et non-juifs, pétitionnaires par centaines pour demander la révision de la désignation de leur logement comme juif ou non-juif. À travers cet exemple, la notion de « bystander » se dissout dans un ensemble d'acteurs autonomes, juifs ou non, qui se trouvent à l'intersection des catégories de résistants et de

23. Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Paris, Points Seuil, 1997, p. 68.

24. Robert Ehrenreich et Tim Cole, « The Perpetrator-Bystander-Victim Constellation : Rethinking Genocidal Relationships », *Human Organization*, vol. 64, n° 3, 2005, p. 213-264.

25. Robert Ehrenreich et Tim Cole, art. cité. et Tim Cole, *Holocaust City : The making of a Jewish ghetto*, New York, Routledge, 2003.

collaborateurs. À la date d'aujourd'hui, la recherche sur les « bystanders » marque le pas[26].

*

L'histoire de la résistance in situ aux violences de masse n'a pas la chance de disposer de kilomètres linéaires de rayonnages d'archives. Elle ne peut pas prétendre au tableau bien ordonné que l'on dresse d'une politique gouvernementale, et elle ne se situe pas à l'échelle macro mais plutôt à l'échelle micro-sociale, avec les limites que ce niveau d'analyse engendre. Mais la méthode comparative ajoutée au croisement des sources d'en haut et d'en bas peut donner les cadres de l'expérience vécue par les victimes. L'ouvrage d'Evgeny Finkel comparant les comportements collectifs des Juifs de trois ghettos, Minsk, Bialytosk et Cracovie situés sur les territoires de différents anciens États, illustre la fécondité de la méthode[27]. Dans la survie du lion pourchassé, la part de l'histoire du quotidien avec son espace restreint et son horizon d'attente de très court terme, quelquefois de quelques heures, contraste radicalement avec les grands projets totalitaires ou génocidaires de construction de l'État nouveau ou de la race nouvelle. C'est pourquoi les grandes fresques issues des archives étatiques appellent une révision par l'expérience des victimes et des résistant.e.s, par le recours, donc, à l'histoire du quotidien et à l'histoire orale.

26. https://encyclopedia.ushmm.org/content/en/article/bystanders

27. Evgeny Finkel, *Ordinary Jews, Choice and Survival during the Holocaust*, Princeton, Princeton University Press, 2017.

PENSER_GENOCIDES_CC2019_pc.indd 64 31/08/2021 09:25:44